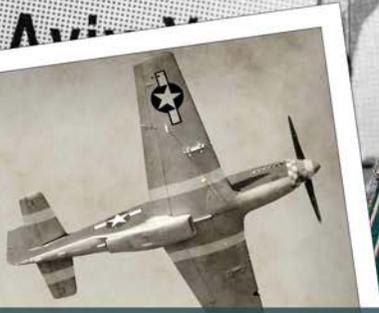


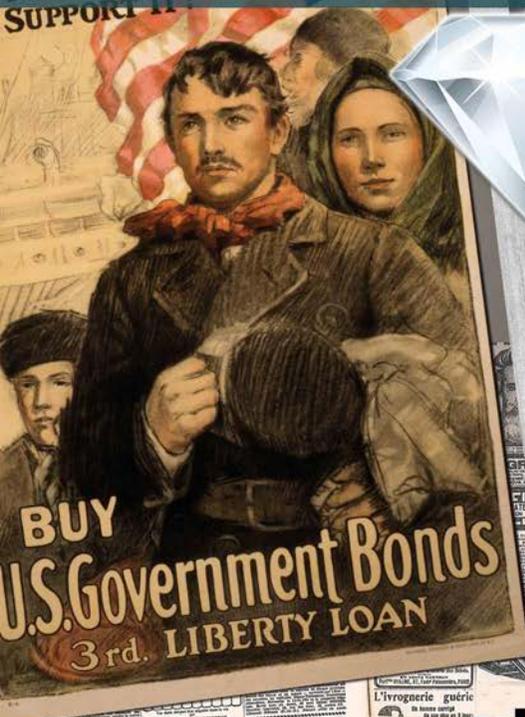
JEAN-BERNARD LEMAL

ISRAEL



# L'ÉCUME DU VOYAGEUR

EMEMBE  
FLAG OF LIBERTY  
SUPPORT IT!



ISEDITION

UNE BELLE CHEVELURE

ANE

© 2015 – IS Edition  
Marseille Innovation. 37 rue Guibal  
13003 MARSEILLE  
[www.is-edition.com](http://www.is-edition.com)

ISBN (Livre) : 978-2-36845-092-5  
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-093-2

Direction d'ouvrage : Marina Di Pauli  
Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty  
Illustrations de couverture : © Shutterstock

Collection « Romans »  
Directeur : Harald Bénoliel

## **Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :**

[Facebook.com/isedition](https://www.facebook.com/isedition)  
[Twitter.com/is\\_edition](https://twitter.com/is_edition)  
[Google.com/+is-edition](https://www.google.com/+is-edition)

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

JEAN-BERNARD LEMAL

L'ÉCUME  
DU VOYAGEUR

ISEDITION

## PROLOGUE

Cap Town, la brume change de couleur. Une mer joyeuse enfante des vagues folles n'osant plus se briser sur les rochers de Robben Island. La poussière d'Alexandria et de Soweto ne s'envole plus au-dessus des toits de tôle et de carton. Même l'odeur putride des caniveaux a soudainement disparu. Tout finit par foutre le camp.

Les grands animaux de Kruger Park, immobiles, regardent vers le ciel. Une tempête s'annonce. Le vent souffle plus fort sur les jacarandas des jardins de Pretoria. Les drapeaux sur leur mât se demandent s'il y a lieu de pavoiser. Dans la banlieue huppée de Killarney, les voitures roulent au pas pour éviter les passants courant dans tous les sens.

Ailleurs, au country-club de Killarney, la radio diffuse le silence. Des hommes vêtus de blanc jouent aux boules sur le vert d'une pelouse impeccablement taillée. Sur une table en bois verni, des verres de roïbos glacés, des crackers et des cigares. Sur le côté, debout, immobile, un serveur, noir, attentif aux désirs des membres. Rien de grave ne peut arriver. Tout finira par rentrer dans l'ordre.

Pourtant, au-delà des grilles, au-delà des rues, au-delà de la ville, plus loin que les collines et bien après les vallées de l'Orange state, là-bas, tout semble basculer dans le vide. Hier s'arrête ce matin. La seconde de cette minute de cette heure sera la dernière à sonner comme avant, du temps de nos pères, du temps de nos aïeux, de fiers huguenots, de bannis calvinistes, de ceux morts en croyant à une vie éternelle dans un paradis écrasé de soleil. Sud-Afrique, l'amertume n'est plus ! Des valises se ferment, on abandonne le navire, on quitte l'impossible rêve, le cauchemar est à nos portes.

Paarl, ville si obscure, si tranquille sur la route qui mène au Cap, soudain devenue le centre du monde. La prison Victor Vester, l'unique monument de cette bourgade, allait s'ouvrir pour que le jour se lève enfin sur la terre africaine.

Aujourd'hui, on libère Nelson Mandela !

Ici Markus Lanier, en reportage pour couvrir cet événement extraordinaire. Je suis pétrifié. Pas assez de mots pour raconter. Pas assez de souffle pour crier. Impossible d'approcher le personnage. La foule est immense, nerveuse, fascinée par son idole, plongée dans une joie douloureuse, étourdie de chants et de danses. L'air n'appartient qu'à lui. Chacun découvre enfin un visage, un regard, un pas, un héros imaginaire, un d'Artagnan, un Jean Valjean, un Don Quichotte, un Gandhi. Un homme venu d'une autre planète, celle qu'il a habitée dans sa tête pendant vingt-sept ans, enfermé dans une cellule exiguë.

N'ayant pas la moindre chance de parler à Dieu, je choisis d'aller à la rencontre de l'un de ses disciples, Musioa Gérard Patrick Terror Lekota, membre de l'ANC. La longueur de son nom était en parfaite harmonie avec la rondeur de son

personnage. La candeur de sa poignée de main si particulière, des doigts qui s'entrecroisent, la chaleur du sourire, son appétit pour le lendemain, un discours serein, dix ans dans les geôles de l'apartheid et pas la moindre pointe de haine, pas le moindre désir de vengeance, pas encore l'habitude de la liberté ; tout portait à croire que vivre sur sa terre natale serait enfin possible.

Nous avions rendez-vous dans une maison d'hôte portant le nom désuet de Goedemoed Inn – autrement dit, l'Auberge de la bonne humeur. La bâtisse aux accents néerlandais, aux courbes pensées et fournies, aux volets ronds plantés sur une façade raisonnable, rappelait l'héritage et l'histoire de cette nation en route pour sa révolution. Au loin, on devinait l'alignement parfait des plants de vigne s'étirant à perte de vue vers la vallée. Le raisin noir du syrah côtoyant les perles blanches et presque transparentes du chardonnay, murissant ensemble, sur des sillons bien parallèles, sous un été commun.

Assis sur la véranda, Terror Lekota, racontait encore et encore les événements de la journée. Puis, il entreprit de décrire l'avenir par le détail, un récit incroyable vécu par anticipation, des avenues ensoleillées, des foules en liesse, du pain pour tous, des livres pour tous, des raisons d'espérer. À la télévision, les images de Madiba saluant la foule tournaient en boucle. Terror Lekota était en larmes et fabuleusement heureux.

À cet instant, j'enviais sa vie, ses jours de captivité, sa négritude. J'étais jaloux de son émotion, de l'ivresse de la liberté retrouvée. Mes peines étaient trop ordinaires pour générer autant de joie. Aussi voulais-je devenir son meilleur ami et partager les miettes de ce frisson qui parcourt le corps.

- Je reviendrai bientôt.
- Je sais que tu reviendras, Markus ! L'Afrique est une blessure qui ne guérit jamais. Tu reviendras, j'en suis certain !

L'avion qui se pose au petit matin signale la fin d'une aventure. L'incandescence des heures africaines brûlait toujours dans ma poitrine. Je baignais encore dans l'été austral. Difficile alors de se forger un destin dans un Paris endormi. L'hiver des écharpes et des rhumes persistants, soutenu par un cortège de pluie, de ciel gris, de trottoirs humides et de regards distants, était devenu l'ennemi. J'étais à nouveau un occupant anonyme de cet espace sans horizon, la ville, les murs de la ville, les bruits de la ville et le silence des autres.

Moi, héros ignoré par des passants occupés par leurs pensées stériles, des soucis ordinaires ; moi, là devant eux, ayant vécu l'une des heures les plus intenses d'une humanité en perte de repères.

Une promenade pour réapprendre à marcher au milieu de ses congénères, un café-crème au comptoir d'un bistro avant de se perdre par hasard devant les bureaux de Sotheby's. Derrière cette façade en pierres de taille, imposante et froide, on gérait un purgatoire pour objets venus y perdre leur âme. Une annonce indiquait la vente de la succession de James Caldwell, Lord Anglais ayant fréquenté les milieux de la mode et du spectacle, laissant certainement des dettes de jeux, des maîtresses éplorées et pas d'héritier. Cette vente serait précédée par celle, plus discrète, de Madame Jeanne Mayeux.

Jeanne Mayeux, une femme comme une autre, avait quitté ce monde en laissant des témoins de bois, de verre et de papier au gré du plus offrant. Je ne la connaissais pas, mais je l'avais peut-être croisée dans mes rêves, cette ombre idéale, une ex-fiancée belle, mystérieuse et transparente, tout le contraire de Caroline, future ex-promise, cachée derrière son répondeur téléphonique. Aussi, cette célèbre inconnue méritait que je revienne dans l'après-midi.

Le mystère d'une fin d'une vie et la mise en vente de sa propre mémoire à des étrangers sont une injustice. Le bonheur lié à ces objets serait perdu à jamais, à moins qu'il ne s'agisse de regrets, d'oublis, de solitude et d'amours déçus, des souvenirs à la Caroline !

Jeanne Mayeux avait vécu ses dernières années dans une villa située sur les hauts de Cannes. Présentés dans des vitrines, des colliers, des bagues, une étoile de David en or, des couverts en argent, des verres en cristal, un chapelet en ivoire, derniers témoins de son existence. Un chapelet et une étoile de David côte à côte ?

Les meubles étaient répartis sur le côté de la salle. Sur une petite table, un atlas datant des années quarante, quelques livres reliés en anglais, en français, en allemand, et deux albums de photos volumineux, reliés en cuir. Il y avait aussi la liste d'une collection de vins en provenance de différents pays.

La vente débuta vers quinze heures. Je n'avais pas l'intention de me porter acquéreur de quoi que ce soit d'onéreux, mais je voulais satisfaire ma curiosité.

Les albums de photos semblaient les pièces les plus appropriées. Découvrir le visage de cette femme, de ses enfants peut-être ; refaire le chemin inverse qui mène de la mort à la naissance, au long d'une voie pavée d'incertitudes et des clichés de famille pris lors d'événements heureux.

Le public était venu nombreux pour fouiller les oripeaux de James Caldwell et, surtout, apercevoir les personnalités qu'il avait côtoyées. Personne ne semblait s'intéresser aux possessions de Jeanne Mayeux, pas même un vague neveu ou un cousin de province. Personne pour me dire si elle était gentille, souriante ou triste. Une existence en toute transparence en somme, une collection d'oublis, des souvenirs à raconter, mais sans personne pour les entendre.

Le commissaire priseur égrenait la liste des objets. Les livres, l'atlas et l'album de photos en cuir faisaient partie du même lot. J'observais l'attitude de mes voisins au fur et à mesure des enchères. Certains étaient venus pour des pièces bien précises, en faisant des offres d'achat sans émotion aucune. Je me suis senti perdu au milieu de cette assemblée. J'étais à la recherche d'une impression, d'une couleur, d'une odeur d'humanité lors ces funérailles si particulières.

Attentif, j'attendais le moment de la présentation du lot numéro trente.

« Une collection de livres reliés en cuir, en français, anglais et allemand, un atlas relié en cuir datant de 1938, deux albums de photos en cuir ; mise à prix... »

Un homme à l'allure assez sèche avait levé la main pour faire une enchère. La vente attendue avait démarré sans que j'en sois conscient. Très vite, j'entrai dans la partie, essayant au passage le regard étonné de ce quidam qui se demandait bien pourquoi je portais un tel intérêt à ces ouvrages.

Il devint visiblement agacé, ce qui lui occasionna une violente quinte de toux, l'obligeant à sortir de la salle.

Je levai la main encore une fois, totalement ignorant de la somme offerte, l'esprit totalement occupé par la magie subitement générée par cet exercice.

« Adjugé à vous Monsieur pour la somme de... »

On vint me remettre un bon attestant de l'adjudication du lot.

La dernière enchère concernait la collection de vins de diverses origines. Le commissaire priseur indiqua le montant de l'offre minimale. À ma surprise, personne ne leva la main. Pris par une impulsion d'achat soudaine, je fis un signe.

« Adjugé à vous Monsieur... »

La vente prit fin peu après. On me fit savoir que le lot de vins était localisé dans la cave d'un hôtel de Mougins, et qu'il

m'appartenait de prendre contact avec les propriétaires pour récupérer ces bouteilles.

Le silence remplaça le cliquetis de chaises que l'on déplace et les murmures de quelques-uns. L'âme de la défunte avait repris son voyage, éparpillée au gré des désirs de chacun. Je me sentais tout à coup un peu honteux.

Soudain, l'acheteur déçu me prit par le bras. Il était de petite taille, environ soixante-dix ans, des cheveux blancs encore fournis et un visage tourmenté. Il parlait correctement le français avec cet accent acidulé typique des Africains du Sud.

– Pardonnez-moi Monsieur, je m'appelle Georges Williams et j'aurais voulu vous racheter le lot que vous venez d'acquérir...

– Ah, vous connaissiez Madame Mayeux ? Vous êtes de sa famille peut-être...

– Pas exactement, mais je la connaissais bien. J'aurais voulu conserver ces objets en souvenir...

– Mais si vous étiez un familier, pourquoi ne pas vous les avoir donnés simplement ? Ils n'ont *a priori* aucune valeur marchande importante, et s'il s'agit de souvenirs personnels...

– Disons que je n'ai pas eu le temps de la rencontrer avant sa disparition...

– Ah ! Vous n'étiez pas au courant de son état de santé ?

– Si bien sûr ; mais en quoi cela vous intéresse-t-il ? Je suis prêt à doubler la somme que vous avez payée...

Je réalisai soudain que les albums et les livres recelaient bien plus que de simples photos. L'insistance de mon interlocuteur renforça encore plus cette impression. J'avais aussi la certitude que ce personnage n'était pas, comme il le prétendait, un proche de Jeanne Mayeux, et que ses sentiments envers elle n'étaient pas ceux d'un ami de longue date.

– Je vous remercie pour votre offre, mais je ne suis pas intéressé.

– Vous allez l’air de quelqu’un de raisonnable, vivant tranquillement. Vous avez le temps de flâner dans les salles de ventes pour acheter de vieux livres et des objets anciens. Vous êtes certainement un collectionneur. Moi, je viens d’un monde différent où les choses sont grises, les manières brutales et déterminées.

– Je ne comprends pas votre discours...

– C’est très simple. Je voudrais vous racheter votre lot, je suis même prêt à payer cher. Mais, en quelque sorte, je voudrais vous éviter de futures rencontres disons... moins amicales.

Ne sachant comment répondre, et visiblement intrigué par la violence de ses propos, je devais prendre une décision. Alors, j’entendis cette voix intérieure qui me disait : « Markus, ne t’embarque pas encore dans les ennuis pour une femme morte que tu n’as pas connue. N’insiste pas, cède le lot de livres et d’albums à ce Georges Williams, garde les bouteilles de vin et reprend le cours de ton existence... ». Mon existence ? Des Carolines d’un soir, des fesses qui se ressemblent et qui me parlent de leurs petits malheurs ? Des dîners en tête à tête avec moi, au milieu d’une assistance hilare et égoïste ?

*Markus est plus fort que Markus, plus têtu que Markus et plus imprudent que lui-même !*

Hors de question que je me sépare de ce trésor.

– Je suis collectionneur, et je vais garder ce lot...

– Monsieur Lanier, vous mettez les pieds dans une affaire qui vous dépasse. Vous ne savez rien de Jeanne Mayeux, mais elle saura tout de vous et vous fera souffrir comme tous ceux qui l’ont approchée. Nous nous reverrons bientôt, j’en suis certain. Good day, Monsieur Lanier !

Il s’éloigna en se retournant une dernière fois. Instinctivement, je serrai contre moi le carton dans lequel j’avais placé ces objets.

Je regardai le ciel, cherchant dans le dessin des nuages la forme d'un visage ou du regard de cette nouvelle compagne, comme un signe d'approbation pour vouloir entrer dans sa vie et hériter de ses tourments.

Cet homme avait fait le voyage de Johannesburg à Paris dans un but précis, et non en simple touriste. J'avais contrarié sa quête. Alors, instinctivement, je pressai le pas en regardant par-dessus mon épaule, certain d'être suivi.

Georges Williams, un étrange personnage au profil de comptable, ou d'huissier, pour avoir un phrasé si lent. Cela ne pouvait me laisser indifférent. Avais-je peut-être ramené dans mes bagages l'un de ces mauvais sorts jetés par un sorcier africain ? Marchant rapidement sur le trottoir, je ne pouvais m'empêcher de ressasser cette idée absurde pour un Parisien et pourtant si plausible pour un Africain d'adoption. La prédiction de Patrick Lekota était en marche, ouvrant cette blessure dont on ne guérit jamais.

De retour chez moi, je fis à peine un signe à mon voisin de palier, Lucien Marcoult, toujours friand de mes récits de voyage, lui qui n'avait pour toute évasion que l'accent d'une femme portugaise qui venait faire son ménage hebdomadaire. Il lui parlait sans arrêt en français. Elle lui répondait à chaque fois en portugais. Sans comprendre un mot de ce que chacun voulait dire, ils étaient étonnants de complicité et de malice, comme si la musique de leur langue respective donnait un sens à leur dialogue.

- Markus, Markus ! Alors, comment est-il, Mandela ?
- Bonjour Lucien, pas le temps aujourd'hui. Je viendrai vous voir plus tard, d'accord ?
- Bon, bon, pas de problème. Je sortirai le banyuls !

J'ouvris la porte de mon appartement et son odeur familière me rassura. Je me frayai un chemin parmi les valises non encore défaits. Je me déchaussai en vitesse, semant une chaussure devant la cuisine et l'autre dans la salle à manger, me débarrassai de ma veste en tirant sur les manches avec mes dents, tout cela dans une succession de gestes maladroits, pour me rendre enfin compte que mes bras n'avaient pas relâché le carton de livres depuis la sortie de l'immeuble de Sotheby's.

Enfin calmé, je déposai la boîte sur le lit. Reprenant mon souffle, je m'allongeai juste à côté de ces choses devenues, en l'espace d'un après-midi, un trésor, un pays nouveau à découvrir, juste là, à portée de ma main.

« Bonjour Jeanne Mayeux... Je m'appelle Markus. Suis-je amoureux de vous ? Je ne le sais pas encore ! Vais-je regretter notre rencontre ? J'en suis persuadé, mais peut-être avez-vous souffert ? Peut-être avez-vous joui de la vie ? Serais-je le dernier de vos amis ? Vous allez tout me dire, je vais vous entendre avec ce qui reste de vous dans cette boîte. »

Comment connaître la réponse, si ce n'est en embrassant cette idylle pour le moins curieuse avec cette inconnue, en toute innocence ? Je me devais de toucher avec pudeur ces couvertures de cuir avec le même geste tendre qu'elle a dû faire maintes fois avant de découvrir la première page.

Il fallait que mon esprit soit neutre. La pratique d'exercices chinois m'avait enseigné des techniques de méditation et de relaxation idéales pour aborder mon sujet avec la dignité qui me semblait nécessaire. Caroline ne supportait plus ces habitudes, et les Chinois en général.

J'entrai dans cette phase douce en fixant le balancier de la pendule perchée sur le haut de cette commode en bambou. Bientôt, le balancier s'immobilisa et le reste de la chambre se mit à tanguer, dans ce même mouvement ample, de gauche à droite et de droite à gauche. Je partais en voyage au bout du tapis, aux

confins des coutures du rideau plissé, le long de ces plinthes blanches qui marquaient l'horizon du plancher.

J'étais en recherche perpétuelle de bien-être, de l'absence si parfaite, libérant cette chaleur indicible entre le ventre et le visage, entre les mains et les épaules, entre les yeux et le front, entre la lueur du jour et la pénombre, pour atteindre la tiédeur.

J'ouvris les yeux lentement, découvrant à nouveau la couleur du sol, du plafond, le contour de l'armoire et celui des fauteuils. Enfin, une à une, les couvertures des livres apparurent à nouveau sur le dessus du lit et là, si près de moi, le premier album de photos.

Un coup de téléphone vint brutalement contrarier cet univers si apaisé.

- Allô, Markus Lanier ?
- Oui, je suis Markus Lanier. Qui est à l'appareil ?
- Allô, vous êtes bien Markus Lanier ?
- Oui, je vous le dis. Qui le demande ?
- Hello, are you Markus Lanier ?
- Yes I am.
- Pas de chance Markus. À bientôt

L'inconnu raccrocha subitement. Il s'agissait certainement d'une plaisanterie d'un gamin du quartier, quelqu'un du journal, peut-être même le nouveau fiancé de Caroline ! Je m'approchai de la fenêtre pour regarder dans la rue. Je fermai les rideaux, bouclier dérisoire contre le mauvais sort.

« Allons Markus, aucun danger n'existe au-delà de ces pages ! »

Assis sur le bord du lit, je posai le premier album sur mes cuisses. J'allumai la lampe de chevet. La lumière blanche se fraya un chemin entre le rouge et les nervures du cuir, entre les

empreintes laissées par le passage des doigts et la patine ambrée déposée par les années.

J'entrepris d'ouvrir délicatement la couverture. La reliure bruissait, comme le frottement de parures de soie sur le parquet ou la musique d'une robe en taffetas que l'on froisse, dégageant une odeur mélangée de produit photographique, de papier humide. L'album produit un souffle, une expiration soudaine, découvrant à nouveau la lumière et un autre regard.

La photo sur la première page n'était qu'une carte postale en noir et blanc, représentant un paysage désertique et un village : quelques maisons éparées semblables les unes aux autres et, curieusement, aucun personnage apparent, homme, femme ou animal.

Je décollai doucement la carte en prenant maintes précautions pour ne pas la déchirer. Je sentis une résistance. Pour ne rien abîmer, j'ai préféré m'installer à mon bureau. Je cherchai une boîte d'allumettes du temps où je fumais encore et les restes d'une bougie dans un tiroir. J'allumai la mèche en laissant fondre un peu la cire. J'avais dans l'idée de réchauffer un peu le reste de colle afin de séparer la page de la carte.

J'approchai délicatement la flamme en prenant garde de ne pas brûler ce précieux souvenir. Je soulevai doucement l'angle de photo. La chaleur de la bougie commençait à faire effet. Plus de la moitié de la carte était décollée maintenant, et la page était toujours intacte. Enfin, elle se détacha complètement.

Elle était vierge et n'avait jamais été expédiée par la poste. Seule la description de la photo indiquait « Mekor Haim, Kibboutz Ramat Rachel ».

L'empreinte laissée sur la page faisait étrangement apparaître des mots d'une encre pâle avec des caractères minuscules impossibles à lire à l'œil nu. Je pris une loupe pour mieux

décrypter les lettres « Sarah était très jo..... ». Le reste de la phrase disparaissait dans la trame du papier. Les lettres étaient bien formées, d'une écriture patiente et appliquée, d'une main tranquille et experte afin de pouvoir former une écriture si petite.

Ma curiosité était maintenant en éveil. Il me fallait trouver la suite à ces quelques mots. Je réalisai tout à coup que la chaleur de la bougie avait révélé ces lettres. J'imaginai que ce message inachevé cachait d'autres mots et d'autres secrets. J'approchai la bougie. La suite apparut doucement : « Sarah était très jolie, beaucoup plus jolie que moi... ». La phrase s'arrêta à nouveau.

Je feuilletai les autres pages. Il ne semblait y avoir que des cartes postales, pas de photos de famille ; juste des lieux impersonnels et lointains. J'étais certain que le texte écrit avec une encre invisible devait être le journal tenu par Jeanne Mayeux.

Mon impatience avait repris le dessus. Je ne puis résister à ouvrir le second album. Je freinai mon enthousiasme afin de ne pas déchirer les pages et le papier.

Collée à la couverture, une carte postale représentant l'immeuble du Chicago Tribune, et toujours un texte caché dans la trame du papier. Je pris la loupe pour mieux lire les mots : « Je m'appelle Hans Gropius... ».

Quel rapport entre Chicago et le sable d'un désert au Proche-Orient ? Pourquoi deux personnes utilisant la même technique auraient-elles choisi de dissimuler leur histoire personnelle ?

Des coupures de journaux étaient agrafées sur les dernières pages de l'album. Un article du Transvaal Chronicle de 1906 relatait la découverte par un contremaître d'une mine du nord du Transvaal d'une pierre énorme, à fleur de terre, qui pesait plus de trois mille carats. Cette pierre brute faisait partie d'un bloc plus important. Le gouvernement d'Afrique du Sud émit le vœu d'offrir ce diamant au roi Edouard VII. Seulement, encore imprégné de toute l'amertume laissée par la guerre des Boers, un

vote du Parlement sur ce sujet fut âprement discuté. Le roi hésita longtemps avant d'accepter ce cadeau.

Un autre article du Times indiquait que la pierre brute fut confiée au diamantaire Josef Arsher, d'Amsterdam, qui prit plus de trois mois avant de décider de la tailler. Il la divisa en quatre pièces majeures, en suivant une technique de taille qui lui était particulière. En paiement de ses services, il avait été autorisé à garder les chutes qui représentaient plusieurs dizaines de carats. Deux pièces sont la propriété de la couronne d'Angleterre, deux autres font partie de collections privées. Plusieurs spécialistes s'accordent pour dire qu'une cinquième pièce a dû être taillée ; mais le diamantaire ne l'a jamais confirmé.

Cette dernière pièce aurait été récupérée par Richard Solomon, le représentant du roi en Afrique du Sud, pour être ramenée au Transvaal. C'est lui qui avait remis en main propre la pierre brute à Edouard VII. Il voulait en quelque sorte rendre justice aux désirs du Parlement sud-africain, spolié de cette richesse unique.

Jeanne Mayeux, Hans Gropius, un diamant !

La rencontre avec ce Georges Williams chez Sotheby's, ses menaces associées à la valeur potentielle de ces souvenirs, tout cela me ramena très vite sur terre. À nouveau, cette voix obsédante soufflant au travers des murs des conseils absurdes : *Markus, tu sais que ces choses vont te brûler, vont te noyer, vont causer ta perte ! Laisse filer ce navire. Il est difficile à barrer pour toi. Tu vas au-devant d'un océan de risques, d'hommes en noir, de regrets exacerbés. Éloigne-toi tout de suite, Markus, de ces gens, de ces morts qui ont laissé des rancœurs profondes sur cette terre ! Va-t'en Markus, jette ces pages et ces albums au fond de la Seine...*

Impossible de dormir, il faisait trop chaud ou trop froid. Je me découvrais des maux aux genoux, au talon droit, un bouton de fièvre au coin des lèvres ! Alors, impatient, j'avais hâte que le

jour se lève pour commencer l'exploration de ce monde étalé au pied du lit.

Sans plus attendre, j'appelai mon ami Louis, qui travaillait au studio de retouches du magazine, afin qu'il m'aide à copier l'ensemble de ces textes sans abîmer les pages des albums.

Louis arrivait toujours le premier au journal. Je me demandais parfois s'il ne dormait pas aussi dans les locaux. Le cheveu toujours en bataille, l'œil aux aguets, une sensibilité particulière et surtout un instinct peu ordinaire. Il avait le don de voir au travers de mes pensées, ce qui était agaçant, à part le fait qu'il ne supportait pas Caroline. Je lui fis part de mon besoin de déchiffrer les quelques mots contenus sur les pages, en le laissant croire que cela n'avait aucune importance.

– Au fait Markus, il y a eu un appel pour toi, mais la personne n'a pas laissé de message, juste un numéro...

– Et pas de nom, j'imagine...

– Non, pas de nom !

Je pris le morceau de papier sur lequel il avait inscrit les chiffres et le mis dans ma poche en évitant de trahir une quelconque inquiétude.

Louis me montra rapidement comment décoller les cartes postales sans abîmer le support, à l'aide de l'air chaud d'un sèche-cheveux. Nous fîmes ensuite un essai sur l'un des scanners pour apercevoir les lettres. Il utilisa un programme qui permettait de voir l'objet en négatif et d'en augmenter la taille. Immédiatement, la magie opéra sur la première page.

L'air de rien, Louis me posa quand même quelques questions.

– As-tu une enquête en cours ?

– En quelque sorte ; mais je ne sais pas encore où cela va me conduire et si le journal sera intéressé.

– Pour cela, je te fais confiance. Tu sais toujours convaincre les porteurs de cravates du dernier étage !

- Louis, ta curiosité te perdra !
- Oui, j’en suis sûr ! En fait, je m’en fous. Tu sais, entre les articles sur les débats politiques, la propreté des plages et la qualité du poulet de grain, je t’avoue que je commence à m’ennuyer sérieusement. Par contre, ton article sur Mandela, chapeau !
- Merci, tu es gentil, mais je ne l’ai pas rencontré...
- Markus, tu as parlé avec ceux qui vivent avec lui. Tu en sais plus sur lui que les journalistes qui posent tous les mêmes questions et réussissent même à entendre des réponses différentes dites par une seule et même source.
- Il ne faut pas exagérer...
- Non, toi tu as la réponse ! Une seule question posée à diverses sources. Qui est-il ? Bon, je te laisse, ne casse rien et surtout ne m’appelle pas !

Il me laissa maître du studio, non sans m’avoir prodigué les conseils d’usage, ni surtout gratifié d’un sourire qui confirmait sa totale complicité. Louis était mon confident, le dépositaire de mes doutes, de mes intuitions et de ma constante volonté de comprendre et d’expliquer les actions des autres.

Je pris des chemises en carton. Patiemment, je décollai la seconde carte postale. Je la rangeai dans la chemise sur laquelle j’avais tracé un grand numéro deux. J’en fis de même avec la suivante, et ainsi de suite.

Après avoir décollé la dernière carte, je commençai le travail de copie sur le scanner. Une à une, je couchais les pages sur la vitre froide de l’appareil. Une à une, elles rendaient leur secret. Je vérifiais sur l’écran de contrôle la clarté de l’image.

Je voyais ces lettres bien formées, ces pleins et ces déliés, mais je me refusais à lire de peur de gâcher mon plaisir de saisir entièrement l’histoire laissée par Jeanne Mayeux et cet Hans Gropius.

Je restai enfermé plusieurs heures durant afin d'achever cette tâche. La machine prit enfin la dernière page. L'ensemble était maintenant prisonnier de l'ordinateur. J'imprimai le journal, qui représentait plusieurs dizaines de pages. À la fin de l'impression, je fis une copie sur deux disques compacts et effaçai toute trace dans l'appareil. Le récit de cette vie n'appartenait qu'à moi, maintenant. J'avais hâte de comprendre et de partager cette destinée.

Je mis l'un des disques dans une enveloppe avec un mot à destination de Louis : « À n'ouvrir qu'en cas de danger – Nom de Code – Joburg ». Je savais qu'il n'aurait aucun mal à trouver l'endroit adéquat pour protéger mon trésor.

De retour à la maison, je pris le reste des livres faisant partie du lot et les mis en tas à côté de la table de chevet. Je m'installai sur le lit avec les chemises contenant les cartes postales et le texte imprimé.

La tête bien calée sur mes oreillers, le corps allongé sans tension aucune, j'entrepris enfin la lecture du récit du premier album.



# CHAPITRE I

« Je m'appelle Ester Meir. Je suis née le 12 avril 1915 sur les renforts de Jérusalem, en Palestine. Mes parents ont toujours vécu dans le Kibboutz de Ramât Rachel. Sarah, ma sœur aînée était très jolie, beaucoup plus jolie que moi. Elle avait des cheveux très noirs et longs, que ma mère peignait tous les soirs avec soin en fredonnant une berceuse juive qui disait :

*Ne pleure pas, ne pleure pas, petit orphelin,  
Garde tes larmes même si tu es malheureux.  
La vie ne t'apportera que des souffrances,  
C'est pourquoi il n'est pas bon que les larmes manquent.  
Garde tes larmes comme des diamants.*

Je ne comprenais pas encore pourquoi les larmes feraient partie de l'existence, moi qui promenais mon rire dans la maison toute la journée.

Assise sur le bord de la fenêtre je regardais au loin le soleil se coucher derrière ces collines sacrées au-delà des eaux rougeâtres du torrent de Cédron.

Ce pauvre pays n'avait même pas de nom, juste un mot sur une carte. La Méditerranée avait oublié de parer ces rivages de palaces et de rires, de promenades et de balustrades pour des gens en villégiature. La mer avait choisi la rudesse des étés, un

grain de sable rond et gris, et des bateaux de pêche revenant au petit matin.

Le temps, les jours et les mois n'ont jamais vraiment balayé cet endroit. Les gens du village étaient le reflet de l'éternité ; visages burinés, sculptés par le vent, illuminés par des yeux clairs. Ces gardiens de la sagesse croyaient au bonheur poussant au pied des oliviers.

Mon père partait au petit jour de l'autre côté de la ville, vers Gush Etzion. Il aidait un oncle qui avait un magasin dans lequel on trouvait pêle-mêle des épices, des paniers, des lampes en cuivre, des bougies et des étoffes. De temps à autre, des clients pas comme les autres s'arrêtaient pour boire le thé et discuter de projets politiques, d'idées nouvelles que lui seul avait le droit d'évoquer à la maison.

Ils allumaient une révolution dans leur tête, mélangeant leur idéal, l'image du bonheur avec la rudesse de la terre de leurs ancêtres.

– Je te dis que les olives n'ont pas de jus cette année. Même celles de Moshe sont petites.

– C'est à cause de l'eau. Ces Anglais et leurs foutus jardins ! Je dis qu'il est temps que l'on prenne les choses en mains.

– Tu me fais rire avec tes réflexions, toi qui leur parles tous les jours...

– C'est pour mieux comprendre ce qu'ils ont dans la tête, ce qu'ils pensent de nous...

– Ils ne partiront jamais. Pourtant, nous sommes plus nombreux...

– Oui, mais ce sont eux qui ont les armes. Il faudrait que les juifs d'ailleurs nous rejoignent pour reconquérir cette terre sacrée, au lieu de se faire massacrer dans les pogroms de ces villes barbares.

– C’est toujours la même chose avec vous. Vous parlez, vous parlez fort, mais vous agissez rarement ! Où sont passés nos rêves, notre hargne et notre volonté ? Allons-y ! Agissons, le conseil a bien été créé dans ce but, non ?

La colère montait, on tapait sur la table, on renversait les verres de thé, et le spectacle devenait beau, les hommes étaient de nouveau agiles et fringants comme au temps de leur jeunesse, quand tout semblait possible. Alors, ils revenaient chez eux, regardaient leurs enfants et leur femme, espérant leur montrer le chemin qui mène à la conquête de soi.

Dans mon univers de petite fille, seuls comptaient les baignades dans la mer Morte où nous allions déjeuner en famille pendant les étés chauds, les rires des autres enfants dans la rue et, surtout, l’amour immense de ma mère. Ma gourmandise trouvait le paradis au milieu des odeurs de cuisine, de menthe, de galettes cuisant doucement au four, des gâteaux au miel ; la vie ne pouvait être plus belle.

Les soldats anglais étaient en ville. La Société des Nations leur avait confié la charge de protéger et de gérer la Palestine. Leur allure tranchait avec la quiétude des lieux. En short, les chaussettes vert-de-gris jusqu’aux genoux et des moustaches à faire fuir les moustiques, ils s’aventuraient dans les ruelles avec la peur au ventre. Ils regrettaient le brouillard londonien, les pubs, le pudding et le cricket.

De la poussière, des autochtones en robes longues, des imams les pieds nus dans leur mosquée, et des rabbins à la barbe longue et aux papillotes flottantes ; cette terre n’existait pas, ces peuples n’existait pas. Le soldat anglais ne se posait pas de question. Il était la réponse et la civilisation.

Leurs jeux de balle résonnaient le long de ces murs séculaires. Leurs manières étaient parfois rudes, surtout le soir, après

quelques pintes de bière. Leurs yeux bleus volaient l'essence de notre propre ciel et tentaient de séduire les filles du quartier.

L'étranger apporte souvent la réponse quand on se demande ce qu'il y a là-bas, plus loin, au-delà de l'horizon. À dix-huit ans, on a envie d'autre chose et de tout ; Sarah ne pouvait échapper à ce mirage.

Elle se promenait, libre et insouciant, comme toutes les filles de son âge. Le lieutenant qui commandait le poste à l'entrée de la vieille ville l'avait remarquée depuis longtemps. Il pointait souvent ses jumelles sur notre rue dès qu'il croyait l'apercevoir. Il était plutôt jeune, un teint pâle et des cheveux blonds, si différent des autres hommes de notre communauté. Il avait cet air étrange et détaché ; jeune homme perdu au milieu de la campagne anglaise, perdu au carrefour de cette ville sans nom, distillant la mort au hasard des ressentiments, une lame d'un couteau dans le dos, comme celle qui tua Mike, son copain d'enfance. Rien de tout ce qui l'entourait ne semblait avoir d'importance, jugeant du poids des choses à la pointe de son stick.

Le marchand nomade sur son chameau, un vieil homme sur sa bicyclette, une femme portant des sacs trop lourds pour elle, tous avaient droit sans distinction au contact humiliant de cet instrument de maquignon, symbole d'un pouvoir bien dérisoire, mais si réel. Sarah n'avait jamais eu à subir ce traitement particulier, bien au contraire.

Elle n'était pas indifférente à ses avances. Depuis quelque temps, elle revenait plus tardivement à la maison après l'Université. Elle était fière d'être l'une des premières étudiantes de la nouvelle Université Juive du Mont Scopus, à Jérusalem. Elle prétextait un détour par la vieille ville afin de raccompagner une nouvelle amie. Depuis les événements dramatiques qui avaient

déplacé les familles juives, mes parents nous avaient interdit de traverser cette zone. Mais Sarah restait sourde à ces conseils.

Un après-midi, alors que j'attendais son retour, je me suis aventurée jusqu'au bout de la rue. Au loin, au poste de contrôle, je vis Sarah parler avec l'officier anglais. Les mains derrière le dos, elle tenait son sac du bout des doigts et le balançait de droite à gauche, visiblement à la recherche d'une posture adéquate. Elle restait là, à le regarder et à l'écouter sans prêter attention à ma présence. Prise d'une impulsion bizarre, je sentis le besoin de l'appeler et d'interrompre brusquement leur rencontre.

« Sarah ! Sarah ! Maman te demande à la maison ! »

Sarah me fixa du regard, agacée et fâchée. Elle fit un petit signe de la main en prenant congé de l'officier qui riait de la scène. Sur le chemin, elle me fit promettre de ne rien dire à personne.

Je me demandai bien ce qu'elle pouvait lui trouver d'intéressant. La fréquentation des Anglais n'était pas appréciée par le voisinage. Je promis de garder le silence, trop heureuse de partager le secret de sa première aventure amoureuse.

Mon père avait des réunions de plus en plus fréquentes avec les autres hommes de notre quartier. De temps à autre, j'entendais parler de pays à construire, de communautés nouvelles à faire venir, et du besoin de renforcer les liens avec les habitants des autres villages.

Un soir, il me prit sur ses genoux et me raconta l'histoire d'un drapeau bleu et blanc avec au centre l'étoile de David, et des colons venant d'ailleurs, ayant tous la même langue et les mêmes coutumes. Je ne savais pas très bien s'il s'agissait d'une histoire ancienne ou d'une fable.

La semaine qui suivit, à ma grande surprise, il m'interrogea sur l'emploi du temps de Sarah. Voyant mon embarras, sans élever la voix et sans aucune colère, il me demanda de confirmer les rencontres furtives entre ma sœur et l'officier anglais. Malgré ma

volonté de garder ce secret, je compris qu'il ne croyait pas beaucoup à mes explications de nouvelle amie et de promenade interdite par la vieille ville.

Un soir, Sarah rentra à la maison en pleurant. Ma mère essaya de la consoler, mais rien n'y faisait. Elle ne dîna pas, préférant se réfugier dans notre chambre. Mon père n'était pas encore rentré. J'ai rejoint Sarah sur son lit. Elle pleurait toujours. Je lui demandai si je pouvais lui venir en aide. Elle secoua la tête, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux rougis, le regard perdu fixant un monde abstrait au-delà du mur. Notre chambre était petite, nos deux lits étaient alignés face à la fenêtre. Nous partagions des moments joyeux en tentant d'étouffer nos fous rires jusqu'à ce que notre père nous demande d'éteindre la lampe à pétrole et de dormir.

J'essayai de lui rappeler ces bons moments, tout en essayant de connaître la cause de son chagrin. Après plusieurs refus, elle finit par m'avouer que Steve, l'officier anglais, devait rejoindre son pays dans les semaines à venir et qu'elle était amoureuse de lui. En même temps, elle savait que la famille n'accepterait jamais qu'elle fréquente, et encore moins qu'elle épouse, une personne étrangère à notre religion.

Mon père était de retour. Je me cachai dans un recoin de l'escalier pour entendre sa conversation avec ma mère.

– Le conseil est unanime, cela peut être une chance pour nous et pour le projet...

– Non, je ne veux pas que tu mêles notre propre fille à cette affaire.

– Il s'agit de son avenir aussi, elle doit le faire !

– Tu ne peux pas me demander ce sacrifice, je ne veux pas qu'elle s'en aille...

– Tu dois penser aux autres, et non à toi. Cela me brise aussi le cœur, mais il n’y a pas d’autre choix pour le moment. C’est une occasion unique. Et je suis sûr qu’elle sera d’accord...

Je demeurai immobile, j’étais tétanisée. Je ne comprenais pas tous ces mots et toutes ces phrases inachevées, mais il m’a semblé entendre que ma sœur serait impliquée malgré elle dans une affaire dirigée par le Conseil. De quel Conseil s’agissait-il ?

Dès lors, je me suis mis en tête de connaître la vérité. Je ne pouvais me résigner au départ de Sarah sans agir. Je savais que mon père se rendait souvent dans le restaurant d’un ami de la famille situé à la porte de la ville. Les réunions avaient lieu bien après le coucher du soleil.

Après le dîner ce soir-là, ma mère resta seule dans la cuisine. Elle faisait rouler sa tasse de café entre les paumes de ses mains. Était-ce pour faire tourner la terre à l’envers ou pour trouver le courage d’accepter sa destinée et l’inévitable solitude qui l’accompagne ?

– Je vais jouer dans la maison d’en face...

– Ne rentre pas tard, et surtout pas après ton père !

Sans plus attendre, je pris le chemin de la ville, empruntant des raccourcis au travers des cours des maisons, revenant de temps à autre sur la route en prenant garde de ne pas me faire remarquer par le voisinage ni par les patrouilles anglaises. Très vite, je fus à la hauteur du restaurant. La salle était presque vide ; seuls deux clients contemplaient leur verre, l’esprit entièrement absorbé par les feuilles brunes qui flottaient à la surface du thé.

La lumière filtrait sous la porte de la salle du fond. Je fis le tour du bâtiment pour enfin me retrouver derrière une fenêtre, au travers de laquelle je pus apercevoir mon père et plusieurs autres hommes. Je m’approchai du mur afin d’entendre leur conversation.

– J’ai du mal à faire comprendre à ma femme la nécessité de faire partir ma fille. Cela m’est aussi difficile, presque insupportable. Mais la Cause demande des sacrifices...

– Écoute, elle aura une vie meilleure.

– Je me charge de la convaincre... mais cela va lui faire un choc terrible...

– Pour ta fille Ester, nous avons pensé qu’il serait bon pour son avenir de suivre une éducation en dehors de ce pays. Si vous êtes d’accord, on l’enverra en Suisse pour suivre des études. Le Conseil se chargera de tous les frais. Comme cela, elle sera aussi préparée pour prendre le relais le moment venu !

Je restai pétrifiée, le dos appuyé sur le mur, me mordant les lèvres si fort que le sang se mit à couler, se mélangeant à mes larmes. J’avais les plus grandes peines du monde à étouffer mes sanglots de peur d’être découverte.

La terre s’était dérobée sous mes pieds. Je flottais dans un espace nouveau, le vide avait pris place dans mon ventre et ma poitrine. L’air était subitement devenu acide, âcre, sec. Mes oreilles bourdonnaient. J’étais à la recherche de moi-même, de cette petite fille qui, en l’espace d’une seconde, venait de m’abandonner. »

## CHAPITRE II

La première page de l'album se terminait ainsi. J'étais ému, surpris et immédiatement séduit par Ester Meir. Pourquoi avait-elle changé de nom ? La réponse commençait à poindre sans que j'en connaisse encore les raisons profondes.

Je regardai à nouveau la carte postale. J'imaginai Ester, courant au milieu de ces maisons isolées, avec un horizon de feu, de terre et de poussière. Je l'imaginai aussi heureuse dans les bras de sa mère, et à la fois si perdue dans l'histoire de ces hommes qui mélangeaient la vie, l'amour, leurs enfants et l'espérance dans une seule et même mouvance.

Une violence intérieure s'est forgée dans le cœur d'Ester au moment où, forcée par le destin, elle devait se résigner à partir loin de sa famille, être éloignée de sa sœur prise aussi dans ce tourbillon soudain. Elle devait se bâtir une vie nouvelle, sans visage ami, sans la couleur de son ciel natal, sans les odeurs de cuisine épicée. Elle avait devant elle des jours et des mois pour grandir sous un soleil différent et contempler une lune étrangère.

La seconde carte postale représentait un paysage de montagne : un chalet en bois au bord d'une route, une auberge ou peut-être un hôtel perdu au pied d'un pic enneigé. Comme toutes les autres, elle n'avait jamais été expédiée par la Poste ! L'inscription

au dos indiquait : « Cabane des Violettes – Alpes suisses ». Je repris la lecture du feuillet.

Cette neige si blanche, si étrangère pour des yeux n'ayant croisé jusqu'à présent que des paysages de sable et de soleil ; je me demandais comment Ester allait faire le lien entre ses rêves abandonnés et ses espoirs nouveaux. En fait, cela ressemblait bien à la neige : une vision virginale, pure et solitaire, sans horizon, et cette sensation mélangée de brûlure et de froid quand on la laisse glisser entre ses doigts.

\*\*\*\*\*

« Je devais prendre le bateau vers Marseille. Le quai du port d'Haïfa était à peine éclairé par la lumière pâle des phares de quelques voitures.

J'avais embrassé ma sœur plus tôt dans la journée. Ma mère préféra rester à la maison. Ses mains couvrant mon visage, ses mains caressant mes cheveux, ses mains apprenant par cœur le contour de mes lèvres, ce souffle court, cette urgence d'aimer. Après m'avoir donné un baiser, elle jeta sur mes pas de l'eau, symbole du retour.

Mon père me confia à l'un de ses amis, Aaron Dayan, qui faisait aussi partie du voyage. Nos phrases échangées entre père et fille furent courtes, mots simples, tendres, dits dans un murmure précieux enveloppant notre peine commune.

« Nous t'aimons du plus profond de nous, mon enfant ; tu es notre joie et l'objet de nos espoirs. Tu auras la chance de vivre une existence si riche. Tu seras l'une des premières à servir notre cause unique et notre histoire de peuple. »

Il resta debout devant la passerelle. J'avancais sur la coupée du navire. En me retournant vers la terre, je compris que j'avais abandonné mon enfance sur le quai.

Les soldats anglais étaient sur leur garde. Coiffées de leur Tommy ou d'un casque colonial, leurs sentinelles étaient postées

partout. Des officiers montés sur leurs chevaux surveillaient du haut de leur selle les allées et venues des dockers poussant des charrettes à bras encombrées de malles et de bidons d'huile. D'autres gradés inspectaient les chargements et vérifiaient les passeports de chacun.

Les voyageurs britanniques, les femmes et les enfants des soldats bénéficiaient d'un accès privilégié à bord. On faisait en sorte qu'ils ne puissent pas se mélanger au reste des passagers.

Les commerçants arabes étaient particulièrement ciblés. La plus petite de leur valise était fouillée, dépouillée. L'humiliation faisait partie intégrante des méthodes d'occupation. Cette terre sacrée était profanée par ces actions quotidiennes. Juifs et Arabes luttèrent chacun de leur côté contre le même ennemi, contre le monde entier.

Les effluves de mazout, le mélange entre les odeurs de poisson et les embruns, voilà le parfum d'un adieu, celui que l'on rencontre dans tous les ports du monde. Apprendre à toute allure des images de ce pays qui m'abandonnait. Je regardais avec insistance les moindres aspérités des toits des entrepôts, les groupes de dockers, les chauffeurs de taxi et ce vendeur ambulancier tendant vers moi un verre de thé. À distance, je fermai les yeux, dégustant comme par magie l'essence de ce breuvage, un ruisseau de bien-être coulant subitement dans mes veines.

Les marins s'affairaient. Nous allions lever l'ancre. Je fis un dernier signe de la main en direction de mon père. Je n'avais pas eu le temps de le haïr pour avoir voulu m'éloigner de ma famille. Bien sûr qu'il m'aimait, mais ma souffrance était trop vive pour que je puisse m'en rendre compte.

Le bateau s'éloigna lentement du quai. J'eus tout à coup cette impression étrange d'être immobile et de voir la terre que je quittais fondre dans les eaux amères de la Méditerranée pour enfin se confondre avec l'horizon.

Durant la traversée, Aaron fut peu disert. Il avait certainement reçu pour consigne de ne pas répondre à mes questions, et surtout de me donner le minimum de détails sur notre destination. En fait, cela m'arrangeait bien, car je n'avais pas envie de savoir, en tout cas pas à cet instant. Je voulais garder en mémoire le visage de ma mère sans que d'autres pensées viennent gâcher ce souvenir.

Le premier jour, le mal de mer me cloua sur le lit de la cabine. J'avais mal, si mal qu'une tempête rugissait à l'intérieur de mon être sans que je sache vraiment pourquoi. Mon ventre se déchira au-dessus de la cuvette des toilettes. Pourtant, la mer était calme, à peine un remous, et l'écume des vagues était si blanche sous le reflet de la lune.

Un navire, c'est le ventre d'un chat qui ronronne en permanence. La salle des machines se trouvait juste en dessous de notre pont. Un navire, c'est une prison flottante, et ma cabine, une cellule obscure, une bannette exiguë, des draps humides et les yeux d'Aaron, de cet homme m'observant jour et nuit. C'était un ami de notre famille, je n'avais aucune raison d'avoir peur. J'entendais dans les coursives les voix des autres passagers, les marins criant des ordres. Je compris qu'il y avait un réfectoire, mais Aaron insistait pour que tous nos repas soient pris à part.

Un matelot vint frapper à la porte. Nous avions l'obligation de participer à un exercice d'évacuation. Au signal de la sirène, je mis un gilet de sauvetage avant de gagner le pont et l'air libre. L'équipage et les autres voyageurs semblaient découvrir une petite fille sans attrait, sans sourire. J'étais perdue dans ma solitude, incapable de comprendre la sollicitude de cette femme m'offrant des friandises. J'étais assommée par la clarté du jour, le bleu brutal de la mer. Prise d'une impulsion soudaine, je me mis à courir vers le bastingage, prête à me jeter à l'eau.

Un officier me rattrapa de justesse. Aaron fut pris de panique. Pour calmer l'angoisse des passagers, l'officier plaisanta en indiquant qu'il n'y avait aucun danger pour le moment, le navire n'était pas en train de couler ; il était inutile de sauter par-dessus bord.

Il me prit ensuite à part, plongea son regard dans le mien pour trouver une réponse à mon geste. Il posa sa tête sur mon épaule et me glissa à l'oreille :

« Je m'appelle Neil. Ne regarde jamais en arrière. Ta vie commence chaque matin. Si tu étais plus grande, je te demanderais en mariage ! »

De retour dans la cabine, Aaron se mit en colère, mais je ne l'entendais plus. J'avais hâte d'être au lendemain pour découvrir un nouveau matin.

Pendant le reste du voyage, Aaron tenta à plusieurs reprises de me reconforter, mais il avait du mal à cacher son malaise. Il croyait de toutes ses forces à la Cause, mais rien n'est plus déchirant et ingrat que de séparer une petite fille de sa mère et de sa famille. À cet instant, c'est la peau qui brûle de ne pas avoir été suffisamment caressée, ce sont les mots qui n'ont pas eu le temps d'être prononcés, c'est ce regard qui dit « je t'aime et je te protège » qui manque le plus.

Marseille sous la brume, terre nouvelle, j'ai froid. Peu à peu, les images de la ville apparaissent, découvrant à chaque rotation d'hélice un autre quartier et une autre colline, pas de soleil, pas de sable, personne pour nous accueillir. Nous naviguions à faible allure avant d'accoster. Les rumeurs phocéennes, le grincement métallique des grues, et bientôt les voix des dockers, se furent plus précises. Elles disaient : « Bienvenue à toi, l'étrangère ! ».

Un taxi nous conduisit vers la gare. Je regardais au travers de la fenêtre de la voiture la vie qui s'animait sur les trottoirs, les marchands de poissons et les camelots appelant les passants et l'étonnant ballet de mains, de bras tournoyant tels des moulins, accompagnant des discours dramatiques fixant le prix de la pêche du jour.

Les avenues étaient larges, avec de belles façades. L'inscription sur une plaque en émail indiquait « Avenue d'Athènes ». Un escalier immense et neuf montait jusqu'à la gare. Je n'avais jamais rien vu de si grand et de si majestueux. Deux colonnes géantes s'élevaient vers le ciel de chaque côté du bâtiment. Des centaines de marches, encombrées de femmes retenant par la main des enfants attirés par les vendeurs de ballons multicolores et de sucre d'orge.

En pénétrant dans la gare, je pris soudain conscience de la foule. Des gens, des enfants, des valises, des porteurs, des trains, la fumée crachée par les locomotives ; j'étais au sommet d'une montagne, regardant pour la première fois le monde d'en haut. J'avais le vertige et l'envie subite que quelqu'un me reconnaisse. J'étais perdue et j'avais besoin d'être réconfortée. Je ne pouvais plus bouger.

Aaron s'agenouilla devant moi, caressa mon visage

– Ester, il ne faut pas que tu aies peur. Tes parents ont choisi le meilleur pour toi. Tu verras, la Suisse est un pays magnifique, vert, avec des vaches, des montagnes et de la neige.

– Je crois que je n'ai jamais vu la neige !

– C'est amusant la neige, c'est blanc comme les nuages et doux comme le coton. Ne t'inquiète pas. Viens, nous allons prendre le train.

Enfin, il me donna un baiser en m'entraînant vers le quai.

On s'installa dans le wagon de tête. Certains se disaient adieu. D'autres regardaient leur montre. J'essayais de trouver une place

dans cet univers étrange. Je voyageais sans connaître ma destination, avec la certitude que seule la solitude m'attendait au bout de ce périple.

Un peu lasse, je posai ma tête sur les genoux d'Aaron, puis, luttant contre le sommeil, je fermai les yeux en pensant à ceux que j'avais laissés au pays.

Nous changeâmes de train à Lyon pour prendre une correspondance vers Genève et Lausanne. Bientôt, on vit au loin les sommets des Alpes. La voie ferrée se frayait un chemin au travers de vallées couvertes de forêts vertes. Un tableau aux couleurs multiples s'imposait sur la vitre du wagon, découvrant au détour d'une courbe les eaux tumultueuses d'un torrent. De temps à autre, un village aux toits chatoyants, le faite d'une église hissé au-dessus, phare spirituel planté sur un océan de verdure.

Les tunnels noirs fonçaient sur nous comme déposés tout à coup sur la voie par une main invisible. Le bruit des machines était alors assourdissant, presque effrayant. Et toujours, à la sortie, la lumière du jour apaisait mes angoisses et le ciel reprenait place aussitôt.

Une nouvelle vie allait débiter pour moi, sur une terre étrangère où tout est montagnes, versants et pentes, ascension et abîmes. Aaron avait raison. Moi qui n'avais connu que de modestes collines où il aurait été vain de chercher à avoir le vertige, je plongeai tout à coup dans un monde coiffé de neiges éternelles, habillé de pâturages ondulés et habité par des vaches blanches et brunes agitant joyeusement la cloche qui pendait à leur cou.

Le trajet suivi par le train croisait des noms à consonance fraîche et joyeuse : gare des Eaux Vives, ligne Cornavin-Praille, Gare Châtelaine Vernier. Aaron m'avait dit que la Suisse était le pays du chocolat. Je ne reconnaissais aucun de ces noms, mais ils ressemblaient bien à ceux que l'on trouve sur les tablettes.

À notre arrivée à Genève, nous changeâmes à nouveau de train pour prendre la direction de Lausanne. Le convoi longeait le lac Léman. Sur les coteaux, les vignes descendaient sans s'interrompre, donnant l'impression de finir leur course dans les eaux tranquilles.

Tout était lisse, apaisé, posé. Le temps était à l'arrêt au pays des horlogers. J'avais lu cela dans un conte pour enfants, une histoire d'un lapin portant une montre autour du cou et d'une fillette tombée dans une grotte magique. Le train roulait très lentement maintenant, de peur de réveiller la vallée. Rêvais-je ou était-ce le début d'une résignation ?

Rassuré par mon calme apparent, Aaron pensa que le moment était venu pour me parler de ma destinée.

– Tu seras heureuse ici ! me dit-il à l'oreille. Tu verras, les gens sont gentils et tu pourras t'épanouir comme nulle part ailleurs. Tu apprendras pour nous, pour ceux qui restent là-bas, à Ramat Rachel. Je sais que nous serons fiers de toi. N'oublie surtout pas que tes parents t'aiment, et que ton absence est pour eux un très grand sacrifice. Notre cause est importante, et tu représentes un grand espoir d'avenir pour nous tous.

J'écoutais avec attention, sans véritablement comprendre. J'avais été choisie, je devais avoir de la chance. Aaron prit un air plus grave. Il se frotta le visage avec les mains, cherchant la manière la moins brutale pour m'annoncer la suite.

– Ester, il faut aussi que je te dise quelque chose de très important. À partir de ce jour, tu t'appelles Jeanne Mayeux. Tu ne devras jamais parler du village ni des voisins, ni du Conseil, ni de personne !

J'étais effrayée par cette nouvelle, comme si on venait de me dire que tout le monde avait disparu.

– N'aie pas peur de cela. Tu dois garder le secret, notre secret. Tu comprends ?

Je pleurais doucement. Comment pourrais-je cacher mon amour pour mes parents sans le partager avec qui que ce soit ?

– Il très important que tu gardes ce secret. Max Zimmermann est un ami de notre cause, et il habite à Lausanne. Il viendra souvent te donner des lettres de tes parents. Tu les liras en cachette. Ensuite, il faudra que tu les fasses disparaître. Promis ? Tu verras, c'est quelqu'un de très gentil. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu pourras lui demander. Il tient une bijouterie dans l'avenue Juste Olivier, à côté de la synagogue.

Comment pouvais-je promettre une pareille chose alors que se bousculaient dans ma tête des sentiments d'une magnitude nouvelle ? Je commençais aussi à comprendre le sens du mot « sacrifice », tel que celui que j'avais entendu dans la bouche de mon père avant mon départ.

– Promis, Ester ?

J'acquiesçai sans vraiment y croire. J'étais submergée, je n'étais plus présente.

– Je le connais, cet homme ?

– Non, pas encore. C'est une personne qui vit ici et qui viendra vers toi lors des promenades avec l'école. Tu lui donneras aussi tes lettres. Comme cela, tu pourras écrire à ta maman, à ton père, leur raconter tes journées et leur dire combien tu les aimes.

– Oui, d'accord, mais mon nom c'est Ester, Ester Meir !

– Oui mon enfant, tu seras toujours Ester, mais ici, pour tout le monde, tu t'appelles Jeanne Mayeux.

Me voici tout à coup dans la peau d'une autre, prête à vivre l'existence d'une étrangère sans passé, orpheline. Exister, c'est dire d'où l'on vient, c'est partager des choses, montrer les photos de ses parents, de son chien. Vivre, c'est se souvenir, c'est raconter les joies, fêter des anniversaires et être fière de sa famille. Peut-être avaient-ils honte de moi ?

J'étais blessée au plus profond de mon être. On venait de couper le dernier lien avec ma terre. En plus, je n'aimais pas du tout « Jeanne ». D'ailleurs, je ne connaissais personne avec un prénom aussi triste.

Notre voyage avait été long. Je sentais que nous approchions du but. On se posa sur le quai de la gare de Lausanne pour prendre un dernier petit train.

Accroché sur les rives du lac, Rolle était le village suisse tel que l'on se l'imagine. Des chalets aux volets peints, des margelles bordées d'hortensias et une cheminée qui fume.

Le château de Rosey, orné d'une tour en pierre naturelle, faisait la fierté du village. Cette institution réputée accueillait les enfants des puissants de ce monde, avec toute la discrétion voulue, en parfaite communion avec la culture helvète. Le côté austère de la bâtisse était atténué par la forêt alentour, la nature et les montagnes.

Un homme habillé de noir nous fit un signe sur le quai.

« Bonjour Monsieur et Mademoiselle. Vous êtes bien Jeanne Mayeux et Monsieur Dayan ? Je m'appelle Armand, et je vais vous conduire au Château de Rosey. Le directeur de l'école, Monsieur Carnal, vous y attend ! »

\* \* \* \* \*

Ester était arrivée à destination. Elle était devenue la Cause, le village, Jeanne Mayeux. Son fantôme avait repris le chemin de son village avec Aaron, laissant sur le quai du sable de Palestine, le soleil ardent se couchant derrière les dunes, les eaux rougies du torrent de Cédron et, au loin, les collines de Jérusalem.

FIN DE L'EXTRAIT

*Il vous reste 90% du livre à lire sur la version complète !*

# TABLE DES MATIÈRES

Prologue.....	4
Chapitre I.....	22
Chapitre II.....	30
Chapitre III.....	40
Chapitre IV.....	56
Chapitre V.....	66
Chapitre VI.....	73
Chapitre VII.....	83
Chapitre VIII.....	90
Chapitre IX.....	99
Chapitre X.....	111
Chapitre XI.....	120
Chapitre XII.....	131
Chapitre XIII.....	139
Chapitre XIV.....	150

Chapitre XV.....	159
Chapitre XVI.....	169
Chapitre XVII.....	181
Chapitre XVIII.....	198
Chapitre XIX.....	212
Chapitre XX.....	225
Chapitre XXI.....	232
Chapitre XXII.....	244
Chapitre XXIV.....	261
Chapitre XXV.....	278
Chapitre XXVI.....	290
Chapitre XXVII.....	313
Chapitre XXVIII.....	327
Chapitre XXIX.....	337
Chapitre XX.....	350
Chapitre XXI.....	382
Références et bibliographie.....	389
À propos de l'auteur.....	396